



## Mots. Les langages du politique

78 | 2005

Usages politiques du genre

---

# De *Barbare* à *Babel*, des sons qui bredouillent et excluent

Maurice Tournier

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/mots/446>

DOI : 10.4000/mots.446

ISSN : 1960-6001

### Éditeur

ENS Éditions

### Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2005

Pagination : 131-142

ISBN : 2-84788-080-1

ISSN : 0243-6450

### Référence électronique

Maurice Tournier, « De *Barbare* à *Babel*, des sons qui bredouillent et excluent », *Mots. Les langages du politique* [En ligne], 78 | 2005, mis en ligne le 31 janvier 2008, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/mots/446> ; DOI : 10.4000/mots.446

---

## DES MOTS EN POLITIQUE

### **De *Barbare* à *Babel*, des sons qui bredouillent et excluent**

L'analyse externe et l'analyse interne ne sont nullement en contradiction, mais reflètent cependant deux attitudes, deux approches, deux angles de vue différents. La première cherche d'abord l'étymon historique et n'admet une origine onomatopéique qu'en dernier ressort, alors que nous postulons d'abord la structure onomatopéique et cherchons ensuite le mot dans lequel elle s'est actualisée.

(Pierre Guiraud)<sup>1</sup>

Parmi les « structures onomatopéiques » des mots français, que Pierre Guiraud a si bien mises en évidence au-delà des étymons philologiques et des facteurs historiques, il en est une sur laquelle il n'est pas sans intérêt de s'interroger : la séquence BR/BL. Contradictoire dans sa structure, cette suite est formée par une occlusive bilabiale sonore nettement articulée suivie de son contraire, deux constrictives linguales dites vibrante ou latérale, « appelées *liquides* par les grammairiens de l'Antiquité parce que leur base d'articulation est plus souple, plus élastique et, partant, plus inconsistante que celle des autres consonnes »<sup>2</sup>. La liaison des deux types de phonèmes, bref et continu, n'engendrerait-elle pas une résultante chaotique, mêlée et indécise, peu aisée à prononcer, à entendre, à décrypter, comme si la seconde consonne venait brouiller, ébranler, broyer, briser l'effet de la première ?

Il faut, comme P. Guiraud, partir de constats. Nous prendrons pour champ d'investigation, non pas les milliers de formes du *Französisches Etymologisches Wörterbuch*<sup>3</sup>, mais simplement quelques exemples proposés par le *Robert historique*<sup>4</sup>. Nombreux sont les mots « isosémantiques », initiés par

1. P. Guiraud, 1967, *Structures étymologiques du lexique français*, Paris, Larousse, p. 85.

2. M. Niederman, 1953, *Phonétique historique du latin*, Paris, Klincksieck, p. 100.

3. Wartburg (von) W., 1949, *Französisches Etymologisches Wörterbuch*, Tübingen, J. C. B. Mohr.

4. A. Rey éd., 1995, *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Dictionnaires Le Robert, nouvelle édition, 2 vol. (désormais : *Robert historique*).

BR/BL ou d'autres combinaisons du même genre, qui évoquent comme thèmes permanents le bégaiement, l'incompréhension, l'inculte, l'étranger, le menteur, le sauvage.

On glose ces actes de communication manqués par : s'exprimer avec maladresse, parler du nez, parler entre ses dents ou dans sa barbe, faire des bruits d'eau, de boue, de bourbe, de bouillon, de mare ou clabauder dans la vase comme une oie, parler comme une chèvre, un chameau, un âne, tout mélanger, sons et couleurs, parler à tort et à travers et, à la limite, tromper... Toujours le même type de consonances proches et contraires dans tous ces cas. Quelques exemples de mots bâtis sur une suite des deux consonnes B puis R ou L, avant d'aller jusqu'aux hypothèses.

## Séquences à deux consonnes

Prenez des verbes en BR (ou B-R), échangez leur finale avec le suffixe péjoratif *ouille* (hypothèse Guiraud) et vous obtenez toute la série, apparue au 13<sup>e</sup> s., des *bredouiller*, issu de *bredeler*, « marmotter rapidement » (*Robert historique*), *brouiller*<sup>5</sup> repris de *broillier*, mélanger, *brouillas*, *brouillard*, *brouillasse*, *brouillon*, *brouillamini*<sup>6</sup>, tout en confusion. Quelles origines ? L'argile, la boue, la *berdouille* ou la *brai*, *brau*, *broi* (boue, 12<sup>e</sup> s.), ou encore le *breu/brou* (13<sup>e</sup> s.), et leur diminutif *brouet* (bouillon), issus du germanique *brod* qui aurait donné aussi *broe*, *brouée* ou *bérouée* (bruine), peut-être *brouer* et *embrouer*<sup>7</sup>, tous lieux ou actions propices au bredouillage, à la confusion comme au pataugeage. Enfin, à propos des matières évoquées par le couple BR, il reste la plus sale : le *bran* ou *bren* (12<sup>e</sup> s.), mot-injure tant aimé de Rabelais, qui viendrait du gaulois par le latin vulgaire *brenum*, pour désigner soit le rebut du blé, le son, soit les déchets de l'homme, ordures et excréments. De là est issu au 15<sup>e</sup> s. le verbe *brener* (et *embrener*), dont par métathèse on aurait fait *berner*, duper (hypothèse John Orr). On n'en tire rien : *bernique* (*brenicle*, 18<sup>e</sup> s.).

Bref, le voyageur s'y perd, comme dans le secouement des vagues, la *bourlingue*, dans le *brouhaha* biblique comme dans le *bordel* moderne ou dans l'inculte *broussaille* (*broçaille*, 12<sup>e</sup> s.). Même avec les voyelles les plus aigües, il n'entend que *bris* et *bruits* et ne distingue que *brume* et *bruine*. Et

5. Au sens de s'agiter en tous sens, en désordre. Le chœur des *Juives* (1583) de Robert Garnier se lamente ainsi : « Rien d'arresté ne se voit en ce monde/On y brouille toujours. » (1945, *Les Juives*, Paris, Garnier frères, acte IV, p. 89).

6. *Brouillamini*, la confusion sonore chez Molière : « Trop de tintamarre là-dedans, trop de brouillamini » (*Le Bourgeois gentilhomme*, acte II, scène 4). De *bouliaminy*, terre argileuse, latin *boli armenii*, boule d'Arménie (condiment indigeste ?), mot burlesque selon Trévoux (*Robert historique*).

7. Villon : « Brouez, benards [...] Coquille ci s'embroue ! » (remuez-vous, imbéciles ! [...]) Les voleurs ici s'empêtrent dans le brouillard), « Ballade IV », Manuscrit de Stockholm, F. Villon, 1962, *Œuvres*, Paris, Garnier, p. 182.

l'étymologiste se perd avec lui. Tant d'origines différentes sont proposées pour une même séquence consonantique de valeur sémantique et affective équivalente !

Un malaise identique à l'audition, allant jusqu'au soupçon de tromperie, se retrouve dans *barragouyn* (BR), attesté au 14<sup>e</sup> s. Il s'agirait là de Bretons (un verbe *bretonner* aurait signifié « parler français comme un Breton »)<sup>8</sup> : car, sur les routes des pèlerinages, ces « estrangers » entraient dans les auberges en réclamant « Bara, Gwin » (pain, vin). C'est du moins Albert Dauzat qui l'assure. Mais une autre étymologie est possible, le *gouin* est un lourdaud qu'on pourrait aisément tromper (*barat*) : le *baragouin* (16<sup>e</sup> s.), langage de et pour les lourdauds ? Un *baragouineux* est défini par Richelet (*Dictionnaire*, 1680) comme : « Celui qui baragouine, qui parle un certain jargon qu'on n'entend pas bien. » À propos d'un gascon qui « a la mine d'un étranger », Scapin s'écrie : « Ah ! Peste soit du baragouïneux ! » (Molière, *Fourberies de Scapin*, acte III, scène 2). *Baragouin* rend compte aujourd'hui « d'une branche inférieure et rabougrie de l'arbre des langues du monde »<sup>9</sup>.

N'oublions pas, à propos de *barat*, que la séquence BR se retrouve dans *barater*/*bareter*, verbe attesté chez Froissart (14<sup>e</sup> s.) au sens tromper, frauder. Un *baretere* est un conteur de sornettes, même s'il s'agit d'un archiprêtre :

Mes est li Arceprestes si grans bareteres que, se il venoit jusques a nous en nous comptant gengles et bourdes, [...] si nous poroit tourner a grant contraire<sup>10</sup>.

On sait que « Charabarat » est le nom populaire donné à un très ancien marché aux chevaux de Lyon, issu de deux verbes (*charrer* et *barater*) qui signifient l'un et l'autre « mener en bateau » : d'où ce marché doublement trompeur à la réputation douteuse<sup>11</sup>... N'oublions pas que, à la suite de *barat*, est venu *baratin*, mot d'origine provençale, dit-on, qui signifie tromperie au 15<sup>e</sup> s. *Baratiner* et *baratineur*, eux, sont tout récents, mais la logorrhée est restée la même. *Embaras* (16<sup>e</sup> s.), encombrement, viendrait, lui, par l'espagnol d'un verbe galicien *embaraçar*, « dérivé de *baraçao*, courroie, corde, d'origine incertaine » (*Robert historique*). Pour leur part, une *bourde* (12<sup>e</sup> s., « origine obscure », avoue le *Robert historique*) a d'abord désigné un mensonge et un *bourdon* une « histoire inventée pour abuser de la crédulité »<sup>12</sup>.

Les bruits et cris d'animaux sont aussi incompréhensibles par nature. Le désignant *bourdon* n'aurait-il pas d'abord rendu compte du « bruit fait par l'insecte

8. Un vieux verbe *breter*, marmonner, a peut-être servi de base à un greffon « breton », par analogie (une *bretete* est une écervelée, un *brecton* un rot, un *breton* un voleur).

9. L.-F. Prudent, 1980, *Des baragouins à la langue antillaise*, Paris, Éditions caribéennes, p. 7.

10. Récit de la bataille de Cocherel (1364), cité dans G. Paris et A. Jeanroy éd., 1948, *Extraits des chroniqueurs français*, Paris, Hachette, p. 230.

11. On lit dans *Le Livre des mestiers* d'Estienne Boileau (13<sup>e</sup> s.) : « En teus marchiés [il y] a trop de baras. »

12. Signalons aussi le sens technique de *bourdon* en imprimerie : « omission d'un mot ou d'un membre de phrase » (*Robert historique*).

en volant » ; côté humain, *bourdonner* (17<sup>e</sup> s.), c'est, sans parole audible, « chanter à bouche fermée » (*Robert historique*). *Braire*, *brailler*, *bramer*, *bruire*, après avoir signifié crier<sup>13</sup>, rugir, mugir, faire du bruit, ont concerné l'âne ou le cerf, voire le corbeau du *Roman de Renart*. Les étymologistes proposent toutes sortes de racines linguistiques en invoquant un latin populaire non attesté (\**bragere* pour braire, \**bragulare* pour brailler, \**brugere* pour bruire) ou le gotique (\**bramon* pour bramer). Le *beroard* ou *berard* de Villon est une injure rappelant le hurlement du loup-garou, nommé *bérou*, et *barbeu* depuis le 13<sup>e</sup> s.

Il en est de même pour la séquence BL. *Beugler* (*bugler*, 12<sup>e</sup> s.)<sup>14</sup> trouve son origine dans *bugle*, jeune bœuf (latin *buculus*). Le latin *balare*, qui signifiait bêler et dire des sottises, a fourni notre français *bêler* (12<sup>e</sup> s.), cri de la chèvre, de la *brebis* (du vieux latin *berbex*, mouton, surnommé *balans*, celui qui bêle, par Virgile) et du *bélier*, ancien *belin*, surnom du mouton dans le *Roman de Renart*; le verbe *blaterare* a rappelé en latin le chameau, voire la grenouille (appelée *barbelote*, la petite barbue, chez Chrestien de Troyes), avant de signifier bavarder et, lui aussi, dire des sottises : d'où, par emprunt au 17<sup>e</sup> s., *blatérer*, puis *déblatérer* (18<sup>e</sup> s.), parler à tort et à travers (*blatire*, chez Plaute, c'était dire des riens).

On trouve aussi, avec BL en initiale, au 13<sup>e</sup> s., l'adjectif et substantif *bles*, *blois*, pour bête, et les verbes *bléser*, *bloiseer* (12<sup>e</sup> s.), pour « parler avec un défaut d'articulation » (*Robert historique*) – du latin *blaesus*, qui balbutie –, ainsi que dans la famille d'ancien français *bole*, *boule*, bulle, *bouler*, renverser, *bolir*, *boulir*, faire des bulles (11<sup>e</sup> s.), à rattacher au latin *bullā*, « d'origine expressive sinon onomatopéique » (*ibid.*), *bullire*, qui a donné *boulu*, *boulon*, *boillon*, *bouillon*, *bouillis* au 12<sup>e</sup> s. Additionné à son compère tautologique *verser*, le verbe *bouler* donne *bouleverser* (16<sup>e</sup> s.), mettre sens dessus dessous. Enfin, n'oublions pas que BL, origine de *bulle* comme de *balle* et autres produits du gonflage ou de l'enflure, aurait donné *blague* (*blaque*, 18<sup>e</sup> s.), *blaguer* et *blagueur*<sup>15</sup> Le mensonge par la confusion...

## Séquences à trois consonnes

Dans les termes déjà évoqués, nous avons vu passer quelques suites plus complexes, telles que *baretere*, *barbeu*, *barbelote*, *bouleverser*, *blatérer*, *ébranler*. Examinons d'abord la séquence BRB. *Barboter* initialement (12<sup>e</sup> s.)

13. « Quand je vois tout nus ces truands [...] De froid, de faim crier et braire... » (*Roman de la Rose*, 13<sup>e</sup> s.) ; « Tiercelin [...] jette un bret » (*Roman de Renart*, 12<sup>e</sup> s.).

14. Qui aboutira au *beuglant*, café-concert (19<sup>e</sup> s.).

15. « Rengainez votre phraséologie ! [...] Avec tout ce tintamarre de démagogues, vous n'avez été jusqu'à présent que des blagueurs » (Proudhon, *Le Peuple*, 1850) ; « Les nationalités ! Ceci est de tradition, c'est-à-dire de blagologie révolutionnaire » (Proudhon, *Lettre à Charles-Edmond*, 1854).

voulait dire « parler entre ses dents » (*Robert historique*). Ce pourrait être aussi parler dans sa barbe, si l'on accepte l'hypothèse d'un « croisement » du radical dit onomatopéique avec le mot *barbe*, hérité du latin *barba* (*Robert historique*). Quant au sens de cacher ou de chercher ce qui est dissimulé, il est plus tardif : c'est ainsi qu'un *barbot* est, en argot, devenu un vol et la *barbote*, la fouille d'un détenu (Vidocq, 1835). BRB embrouille les gens dans des secrets, ceux des *barbouzes*, par exemple, cachés derrière leur fausse barbe.

Pour certains étymologistes, il s'agit là aussi d'eau plus ou moins propre, endroit clapotant où l'on *barbote*, patauge, en agitant mains ou pieds (16<sup>e</sup> s.). La parole difficile y prend image. La *borbe* (13<sup>e</sup> s.) devenue *bourbe* (14<sup>e</sup> s.), fange épaisse (héritée d'un gaulois *\*borvo*, selon le *Robert historique*), le *borbier* (13<sup>e</sup> s.) ou *bourbier* (14<sup>e</sup> s.), une *barbote* (mare), un *barbot* (creux fan-geux), etc. Cela produit, avec l'inévitable suffixe *-ouille*, le verbe *barbouiller* (15<sup>e</sup> s.), au sens originel de bredouiller, bafouiller. Le sème salir, souiller, ne devient majeur dans ces verbes que plus tard, et encore le *Dictionnaire de l'Académie* de 1884 confère-t-il à *barbouilleur*, parmi d'autres valeurs, celle de bavard (cit. : « Faites taire ce barbouilleur ! »). De *borbe/bourbe* (d'où l'on a pu dégager une racine indo-européenne *\*bher-* au sens de bouillonner) viennent *borboter/bourbouter* (13<sup>e</sup> s.), où le *barbouteur* (16<sup>e</sup> s.) a d'abord pataugé dans ses mots. Reste la vase. Les oïes y font du bruit quand elles la fouillent de leur bec : d'où le mot-valise qui unit, dans le parler lyonnais du 18<sup>e</sup> s., *barbouiller* et *fouiller* (ou, mieux, *farfouiller*) sous la forme de *barfouiller*, qui donnera le français *bafouiller*, au sens de « parler d'une manière confuse, incohérente et peu intelligible » (19<sup>e</sup> s., *Robert historique*). En ancien lyonnais, un *barjaflé* parle à tort et à travers : les sons lui sortent de partout, selon de multiples types de constriction (r, j, f, l) qui noient l'occlusion initiale.

La séquence BLB est, elle, à l'origine du latin *balbus*, qui signifie bègue (Horace parle des *balba verba*, paroles balbutiées ; Cicéron utilise le verbe *balbutire* pour parler sans suite)<sup>16</sup>. De *balbus* viennent directement les termes du vieux français *bauber* et *baube* (attestés au 13<sup>e</sup> s. au sens de bégayer et de bègue), tandis que descendent, par l'entremise d'un latin populaire supposé *\*balbutiare*, nos *balbutier* (14<sup>e</sup> s.), *balbutie* (16<sup>e</sup> s.) puis *balbutiement* (18<sup>e</sup> s.).

Le mélange désordonné ne s'est pas fait que dans les bruits et les mots. Il s'étend à l'écriture, à la peinture, à la vue. Séquence BRB : *barbouiller*, qui ne signifiait que mal parler, s'emploiera aussi pour mal écrire au 16<sup>e</sup> et pour mal peindre au 17<sup>e</sup>. Un *barbouteur* devenu *barbouilleur* pataugera dans les couleurs comme dans les graphies. Séquence BRL : *branler* (*bransler*, 11<sup>e</sup> s., secouer), c'est par la suite bouger en se dandinant, (s')agiter en tous sens et, au figuré, n'être pas sûr de ce qu'on dit ou pense. Mêmes valeurs dans le

16. Rapprochements dans le *Robert historique* : le russe *balabolka* désigne un « moulin à paroles » (rapproché à son tour de *balalaïka*).

boulonnais *barloquer*, *berloquer*, osciller jusqu'à s'endormir<sup>17</sup>. On retrouve cette séquence dans *baricoula*, provençal, pour signifier « parler inconsidérément », ce verbe étant à relier, dit le *Robert*, au français *barriolé*, où les couleurs comme les sons se mélangent. BRL fait aussi la base de *berlue* (16<sup>e</sup> s.), de l'ancien verbe *berluer* ou *éberluer* (éblouir), qui rend compte d'« une impression visuelle trompeuse » (*Robert historique*). Dans le *Jargon de l'argot réformé* (1836), *berlu* va jusqu'à signifier aveugle<sup>18</sup>.

Il existe aussi les suites BBR et BBL. Qu'est-ce qu'un *bobard* (1900), sinon, au départ, celui qui raconte une fausse nouvelle (un *bobert* au 13<sup>e</sup> s. était le vaniteux qui faisait la moue, *bob*) ? Quant à BBL, cette séquence est quasi originelle puisque l'enfant la pratique en premier : il *babille* (12<sup>e</sup> s.) ; on est suspendu à son *babil* (15<sup>e</sup> s.) sans arriver à le comprendre ; cela dans nombre de langues : le *Robert* cite l'anglais *to babble*, l'allemand *babbeln*, le coquillard *babiller*, avouer n'importe quoi... BL et BR en arrivent à se redoubler eux-mêmes. Le mélange le plus hétéroclite ne s'exprime-t-il pas à travers les onomatopées *en bloc et en blic* (15<sup>e</sup> s.), à *bricq et à bracq* (16<sup>e</sup> s.), *de bric et de broc* (17<sup>e</sup> s.) et, bien entendu, le *bric-à-brac* enregistré par l'Académie en 1825 ?

## Séquences redoublées

Quand l'onomatopée se répète deux, voire trois fois, c'est elle qui occupe tout le mot, le saturant de ses stigmatisations : un *broubrou*, en vieux lyonnais, est quelqu'un qui mélange tout, « qui dérange tout pour n'aboutir à rien »<sup>19</sup> ; le *Dictionnaire de l'Académie* cite encore la vieille expression *bredi-breda* (sans articuler, à toute allure) : « Il nous a raconté cela bredi-breda. »<sup>20</sup> Tel est le cas moderne de *blabla*, voire *blablabla*, onomatopées pures des années quarante, « paroles creuses destinées à masquer le vide et à faire impression sur l'auditeur » (*Robert historique*). Origine : invention de Céline, affirme Albert Paraz. Mais Alice Becker-Ho nous apprend qu'on trouve *blah-blah* dans l'argot américain au sens de « propos creux, paroles pour ne rien dire » (à partir de *blah*, qui signifierait sornette, fadaïse et, plus lointainement, du nom *a blah* qui désigne, en anglais populaire, « un indiscret talker », baratineur assommant<sup>21</sup>). Avec la reduplication, le discours est signalé comme tellement inintéressant

17. J.-P. Dickes, 1976, *On sommes péquailles*, Boulogne-sur-Mer, Dickes, p. 90.

18. *Belue*, plus ancien (13<sup>e</sup> s.), serait un déverbal de *beluer*, éblouir, faire voir double (de *bis lucere*, hypothèse Diez).

19. N. de Puitspelu, 1903, *Le Littré de la Grand-Côte*, Lyon, À l'image de la cigogne, réédition Prolibra, 1988, p. 63.

20. *Dictionnaire de l'Académie française*, 1884, t.1, p. 218. À rapprocher de *bret*, cri mal articulé du corbeau dans le *Roman de Renart* (vers 929, 935) et sans doute de *bredin* (*berdin* en Bourbonnais), de *bretonner*, *breter*, *bretete*, *brecton*, voire *bredindin*, mauvais palan pour mauvais chargement : en instabilité permanente.

21. A. Becker-Ho, 1993, *Les princes du jargon*, Paris, Gallimard (Folio), p. 40.

qu'on n'en constate que le bruit, qu'on le rejette comme étranger et qu'on pourrait supposer en son arrière une volonté d'entourloupe. Avec BRBR, en plus réaliste encore, on ne saurait oublier l'onomatopée grecque qui a donné, au 16<sup>e</sup> s., le français *borborygme*, gargouillis malséant. Avec BRBL ou BLBR, on peut *brimbaler*, *brinquebaler* ou *bringuebaler*, voire, avec Gulliver, *bourlinguer* dans la tempête jusqu'à *Balnibarbi* (BL BRB), ce pays où, comme en ordinateur, toutes les combinaisons de lettres sont possibles et où l'échange, renonçant à la parole, se pratique entre objets monosémiques, qui, eux au moins, ne mentent pas. On peut même trouver des réduplications inversées, telle BR LB. Témoins, aussi bien le maritime puis militaire *branle-bas*, agitation surexcitée, que le *bur-luban*, ce chêne magique des Celtes que hantent des voix de revenants :

Les uns et les autres se signalaient [...] par un étonnant et mystérieux concert. Aux cris rauques et stridents des oiseaux de mer attirés dans les parages se mêlait sur leurs branches le bruit provoqué par de petites « harpes rustiques ». Ces instruments servaient alors de leurres pour attirer les animaux. [...] Le vent venait s'y engouffrer comme dans un sifflet d'enfant<sup>22</sup>.

Toutes ces évocations remuantes ou ces marques d'incompréhension ne seraient-elles pas présentes aux naissances multilingues de *barbare* ?

Motif rédupliqué lui aussi, le sumérien *bar-bar* aurait déjà signifié étranger. L'akkadien *barbaru* désignait le loup... Un cri arabe chasse l'envahisseur : *Bara ! Bara !* (Dehors ! Dehors !) ; l'arabe *barrani* veut dire étranger. Une *baraiṭa* est, chez les rabbins, un enseignement resté « en dehors » de la Mishna<sup>23</sup>.

Côté indo-européen, le mot *barbarah*, en sanskrit, s'applique au bègue. Le grec *barbaros* réfère à tous les non-Grecs sans culture, indignes de la citoyenneté<sup>24</sup> ; le *barbarus* latin (ou *barbaricus*), à ceux qui, n'étant ni Grecs ni Romains, sont vus comme étrangers, donc sauvages. Leur défaut le plus patent : ils parlent des langues incompréhensibles, celtiques, germaniques, parthes, perses, araméennes, tout juste bonnes pour le lamento des vaincus... Homère évoque « les Cariens à la voix barbare »<sup>25</sup>. « Si tu n'as point compris mes paroles, réponds-moi par des gestes, comme les Barbares », dit Clytemnestre à Cassandre<sup>26</sup>, et le chœur des vieillards perses de supplier Darius en ces termes : « Le Roi égal aux Dieux m'entend-il pousser en langue barbare mille cris divers, amers, lamentables ? Je crie vers lui mes plaintes lugubres. »<sup>27</sup>

*Barbare* est mentionné en français au début du 14<sup>e</sup> s., sans trop de péjoration. Comme en latin et en grec, il signifie surtout étranger, de langue bien

22. M. Duval, 2000, *Mythologie des arbres en Bretagne*, Mayenne, Royer, p. 66.

23. Féminin araméen signifiant extérieure (voir M. Haddas-Lebel, *L'hébreu : 3000 ans d'histoire*, Paris, Albin Michel, 1992, p. 53-54).

24. Exception, Ératosthène, refusant la distinction Grecs/Barbares : « Beaucoup de Grecs sont de méchantes gens et beaucoup de Barbares ont une civilisation raffinée ».

25. Homère, *L'Iliade*, traduit par E. Lasserre, 1955, Paris, Garnier frères, p. 43.

26. Leconte de Lisle, *Eschyle, traduction nouvelle*, Paris, A. Lemerre, s. d., *Agamemnon*, p. 187.

27. *Ibid.*, *Les Perses*, p. 344.



entendu (Oresme : « Aucuns appellent barbares tous ceux qui sont de estrange langue »), mais aussi « étranger à la civilisation chrétienne d'Europe occidentale et à ses références antiques » (*Robert historique*), car les mots sont de leur temps. Au 16<sup>e</sup> s., si l'on en croit l'usage qu'en fait Nostradamus, le barbare étranger habite non plus au nord et à l'est, mais plutôt au sud, dans les pays du Maghreb, parfois dans le Moyen-Orient musulman<sup>28</sup> : *la classe* (flotte) *barbare*, *le saint barbar* (le fanatique), les *barbarins*, *barbariques* et autres *barbaris* ne cesseront, selon lui, d'infester dans l'avenir les ports méditerranéens :

Le temps purgé, pestilente tempeste.  
Barbar insult [attaque]. Fureur, invasion :  
Maux infinis par ce mois nous apreste.  
Et les plus Grands, deux moins, dérision !  
(Présage 6o)

Depuis Monach jusqu'auprès de Sicile,  
Toute la plage demourra désolée.  
Il n'y aura faubourg, cité ne ville,  
Que par Barbars pillée soit et volée.  
(2, 4)<sup>29</sup>

*Barbare* prend alors quatre voies différentes, qui se recoupent. La première, géographique, est marquée, on le voit, par la *Barbarie*, côte nord-africaine<sup>30</sup> et pays arabes, mais aussi côte est de l'Afrique, dite en arabe côte d'*Ajan* ou, dans les traductions anciennes, *Azania*<sup>31</sup> (tandis que, pour les Romains, *Barbaria* nommait tous les peuples étrangers à la civilisation gréco-romaine, où qu'ils habitent).

Curieusement, c'est *barbaresque* (emprunté à l'italien *barbaresco*) qui, outre sa désignation des « États barbaresques » (qui allaient du Maroc à la Tripolitaine), a pu porter les valeurs « babéliennes » de langue de la confusion, donc de l'étranger. Edmond Huguet prend soin de nous prévenir, à propos d'un poème de Du Bartas (16<sup>e</sup> s.) : « Le sens que nous donnons aujourd'hui à *barbaresque* est venu beaucoup plus tard »<sup>32</sup>.

28. Sauf, évidemment, lorsqu'il s'agit de l'histoire romaine. On connaît le sonnet 30 des *Antiquités* de Du Bellay : « Ainsi, de peu à peu creut l'empire Romain, / Tant [jusqu'à ce] qu'il fut despouillé par la Barbare main. »

29. Voir J.-Ch. de Fontbrune, 1995, *Nostradamus. Nouvelles prophéties jusqu'en 2025*, Paris, Ramsay Marabout, p. 143-164.

30. La rapport entre *Barbarie* et *Berbérie* est-il de filiation ou d'analogie ? On a pu rapprocher *berbère* (pluriel *brabra*) du *barbaros* grec (Homère infligeait aux Berbères l'épithète de *barbarophares*), mais aussi de l'arabe : *ber*, sol, friches, *bariet*, désert, *barriyya*, steppe ou savane, voire *bara*, côte, et *bareia*, terrestre (Joinville parle à leur propos des *berries*, landes à pâtures). Les Berbères, peuple de la terre (de *bar*, fils, *bariyya*, terre sauvage), par opposition aux « peuples de la mer » ? Voir F. Cheriguen, 1987, « *Barbaros* ou *Amazigh*. Ethnonymes et histoire politique en Afrique du Nord », *Mots*, n° 15, octobre, p. 7-22.

31. La mer que longeait cette côte était nommée *Azanium* ou « mare barbaricum ».

32. Avec les corsaires du 17<sup>e</sup> s. Voir Père Dan, 1637, *Histoire de Barbarie et de ses corsaires*.

Muse, pardonne-moi si je pein de grotesques  
Un si riche tableau, si de mots barbaresques  
Je souille mon discours, veu qu'en cet argument  
Il faut, pour bien parler, parler barbarement<sup>33</sup>.

Dans cette acception, *barbaresque* et *parler barbarement* ont partie liée avec *barbarisme*, terme savant du 13<sup>e</sup> s., emprunté au grec d'Aristote avec la valeur d'« expression vicieuse », ou au latin *barbarismus*, « faute contre la langue ou la prononciation d'un mot latin » (Lebaigue). Le classicisme fera la chasse au « honteux barbarisme » (Boileau, *Art poétique*).

La troisième voie opère un revirement appréciatif. À l'encontre des oukases classiques (Boileau : « D'un seul nom quelquefois le son dur et bizarre/Rend un poème entier ou burlesque ou barbare »), c'est le temps de la préciosité, où *barbare*, à l'instar de *cruel*, devient un mot noble de la rhétorique amoureuse : « Donne-moi donc, barbare, un cœur comme le tien ! »<sup>34</sup>. Viendront ensuite les renversements propres à l'époque romantique, « le barbare étant considéré comme vigoureux par rapport aux décadences des civilisations raffinées » (*Le Robert*). Silvia Disegni relève dans les articles *Assassins* des premiers Larousse (1863-1875) une suite d'épithètes analogiques qui commence par : *barbare*, *cruel*, *farouche*, *horrible*, *hideux* et se termine par : *redoutable*, *célèbre*, *fameux*, *fier*, *héroïque*<sup>35</sup>. Curieuse échelle, dont *barbare* paraît être le barreau le plus bas. Mais ne pourrait-on pas dresser la même échelle pour *barbare* lui-même, qui trouverait là, dans l'admiration qu'il suscite, une revanche à ses stigmatisations ? À travers BR, *barbare*, *burlesque*, *baroque*, voire *bravoure*, se sont rapprochés<sup>36</sup>.

La quatrième voie, de loin la plus importante, conduit aux emplois infamants. On trouve, dans l'usage social de ces labels à la Renaissance, une pré-supposition bien installée d'anarchie et de sauvagerie. Citant le cas des habitants de la « France Antartique » et des « terres neuves » dans son chapitre sur « les cannibales », Montaigne s'élève contre la « voix commune », les « opinions vulgaires », bref les préjugés portés par les mots :

Il n'y a rien de barbare et de sauvage en cette nation, à ce qu'on m'en a rapporté, sinon que chacun appelle *barbarie* ce qui n'est pas de son usage. Comme de vray il semble que nous n'avons autre touche de la vérité et de la raison que l'exemple et idée des opinions et usances du país où nous sommes<sup>37</sup>.

33. E. Huguet, 1967, *L'évolution du sens des mots depuis le XVI<sup>e</sup> siècle*, Genève, Droz, p. 159.

34. Corneille, *Horace*, acte IV, scène 5.

35. Dans M. Piarotas, 2000, *Regards populaires sur la violence*, Saint-Étienne, Publications de l'Université, p. 49.

36. Notons la filière particulière de *brave* (14<sup>e</sup> s.), qui vient elle aussi du latin *barbarus*, par un vulgarisme supposé *brabus* et l'intermédiaire de l'italien *bravo*. Fier et courageux depuis le 16<sup>e</sup> s., le *brave* s'est spécialisé en bretteur au 17<sup>e</sup>, puis est devenu simplement gentil, honnête homme (*un brave homme*, 18<sup>e</sup> s.). La *bravoure* (17<sup>e</sup> s., de l'italien *bravura*) est restée purement laudative. On l'applaudit à grand bruit, comme les Italiens : *Bravo !* (18<sup>e</sup> s.).

37. 1938, *Essais*, Paris, Flammarion, livre 1, chap. 31, p. 245.

Cette valeur dépréciative originelle envahit le discours au siècle suivant. Bossuet parle de la Thrace et de la Scythie comme de « peuples barbares et presque sauvages ». Évolution : non seulement *barbare* est devenu synonyme de *cruel*<sup>38</sup>, mais il ne s'attache plus forcément à l'étranger ; la barbarie s'illustre au sein d'une même famille, dans nombre de tragédies classiques : « Père barbare, achève, achève ton ouvrage ! » (Corneille, *Polyeucte*, acte V, scène 5). Agrippine maudit Néron en prophétisant ses futurs crimes en série :

Tes remords te suivront comme autant de furies ;  
Tu croiras les calmer par d'autres barbaries ;  
Ta fureur, s'irritant soi-même dans son cours,  
D'un sang toujours nouveau marquera tous tes jours.  
(Racine, *Britannicus*, acte V, scène 6)

Et les « invasions barbares », les « royaumes barbares », avec leurs « vandales », de submerger l'Europe jusque dans les manuels d'histoire<sup>39</sup> ; Chateaubriand les évoque des hauteurs de Dunkeim :

Burgondes, Francs, Goths, Huns, Suèves, flots du déluge des Barbares, ont tour à tour assailli ces hauteurs. [...] Les Barbares nos pères égorgèrent, à Metz, les Romains surpris au milieu des débauches d'une fête<sup>40</sup>.

C'est dans cette acception d'envahisseurs sauvages mais reconnus puissants, redoutables et courageux, que le mot déplace le plus son champ d'application. À la suite de la révolte des canuts lyonnais de novembre 1831, Chateaubriand risque, entre eux et les anciens « barbares » capables « d'imposer des tributs aux empereurs », une comparaison que le *Journal des débats* développe en décembre 1831 sous la plume de Saint-Marc Girardin :

La sédition de Lyon a révélé un grave secret, celui de la lutte intestine qui a lieu dans la société entre la classe qui possède et celle qui ne possède pas. Notre société commerciale et industrielle a sa plaie comme toutes les autres sociétés ; cette plaie, ce sont les ouvriers. [...] Les *barbares* qui menacent la société ne sont point au Caucase ni dans les steppes de la Tartarie ; ils sont dans les faubourgs de nos villes manufacturières. [...] Ils souffrent ; la misère les écrase. Comment ne seraient-ils pas tentés d'envahir la bourgeoisie ? Ils sont les plus forts, les plus nombreux. [...] Il faut que la classe moyenne sache bien quel est l'état des choses. Elle a au-dessous d'elle une population de prolétaires [...] C'est là où est le danger de la société moderne ; c'est de là que peuvent sortir les *barbares* qui la détruiront<sup>41</sup>. [Je souligne]

38. Le prophète, chez Garnier, apostrophe ainsi Nabuchodonosor : « O barbare cruel, homme avide de sang, / Qu'une tygre félonne a porté dans son flanc [...] / Que tu es impiteux, que tu es sans merci ! » (*Les Juives*, acte V, p. 91)

39. « Grandes invasions » : « nom donné aux migrations de peuples barbares, en majorité des Germains qui, fuyant devant les Huns (375 apr. J.-C.) pénétrèrent dans l'Empire romain » (D. Valaud, 1975, *Dictionnaire historique*, Paris, Fayard, p. 481-482).

40. 1833, dans les *Mémoires d'outre-tombe*, 1964, Paris, Gallimard (La Pléiade), t. 2, p. 742, 747.

41. Cité dans F. Rude, 1967, *C'est nous les canuts*, Paris, Maspero, p. 238-239 et M. Moissonnier, 1988, *Les canuts*, Paris, Messidor, p. 138.

*Barbare* ressort de cette histoire profondément marqué par la violence, dans une opposition frontale à la bonne civilisation (ou au confort bourgeois). On a aujourd'hui le choix : « socialisme ou barbarie », « démocrates ou barbares ». Certes, c'est la « barbarie nazie » qui a rendu le mot totalement odieux<sup>42</sup>. Mais ne l'était-il pas dès l'origine ?

Avec ces séquences bilitères, trilitères ou quadrilitères du type BR, BL, BRB, BLB, BRBR, BLBL et leurs innombrables variantes, sommes-nous en présence de racines linguistiques ? Deux observations, en prenant le cas de BL :

- ces dites « racines » se retrouvent bien au-delà de l'indo-européen, ne serait-ce que dans *Babel* et *Babylone* (BBL), lieux de l'unité rêvée ou de l'uniformité imposée, impermanentes toutes deux, puis de la confusion, de la diversification des langues et de l'incompréhension entre peuples dispersés (Genèse, 11), noms sémitiques s'il en est ;

- elles se superposent (ou se sub-posent) à d'autres formants, eux proprement linguistiques : Babel, Babylone lient *bab* (la porte) à *Ilu* (en akkadien) ou *El* (en hébreu) : Dieu, et à *Ilâni* (en hébreu) : les dieux. Il y a même, dès l'origine, une troisième sémantisation : le verbe hébreu *bâlal* (BLL), interprété comme mêler, confondre : « Elle [la tour] reçut le nom de Babel, car c'est là que le Seigneur mit la confusion dans le langage de tous les habitants de la terre » (Genèse, 11, 9). *Barbare*, indo-européen, et *Babel*, sémitique, auraient source commune, à l'origine de dires mal prononcés et mal ouïs tel le *babil* enfantin...

Structurantes en arrière-plan, à l'évidence, ces pseudo-« racines », mais non clairement significantes : elles manifestent des émotions intellectuelles (incompréhension), des appréciations péjoratives (sottise, inculture, tromperie, violence, cruauté), des sensations auditives (confusion des bruits et des sons), visuelles (berlue, bariolage), tactiles (ébranler, brutaliser), voire gustatives<sup>43</sup>, des thèmes séparatistes (la « divergence » selon P. Guiraud, l'exclusion). Leur seul aboutissement à peu près désignatif : l'étranger à l'homme, au citoyen, à nous, à soi, vu comme adversaire de nature<sup>44</sup>. Mieux qu'une racine « mondiale » (c'est-à-dire conforme aux hypothèses de Merritt Ruhlen)<sup>45</sup>, ne s'agirait-il pas, tout au fond des paroles émises, de la manifestation d'un substrat phonosémique porteur d'une infinité d'engendrement possibles et qui accompagnerait d'une motivation inconsciente l'arbitraire des

42. Et cela d'autant plus qu'elle revendiquait, par retorsion, le label : « Nous sommes les nouveaux barbares, nous sommes la jeunesse du monde », criait Hitler (cité dans J.-C. Guillebaud, 2003, « La barbarie invisible », *La Vie*, n° 3002, 13 mars, p. 37).

43. Tels les grands mélanges d'herbes et de gousses provençales dans les mets « à la barigoule ».

44. Platon distinguait guerre et discorde, la guerre se faisant entre Grecs et Barbares (car « ils sont ennemis par nature ») et la discorde entre Grecs (car « ils sont amis par nature »). Voir Platon, 1966, *La République*, traduit par R. Baccou, Paris, Garnier-Flammarion, p. 226.

45. M. Ruhlen, 1997, *L'origine des langues. Sur les traces de la langue mère*, Paris, Belin.

signes et l'histoire des étymons ?<sup>46</sup> Telle une musique qui resterait potentiellement créative. Les archaïques sobriquets latins *babulus* et *baburrus* (babillard ou niais), si proches de *barbaros*<sup>47</sup> comme de *babélien*, ne se réactivent-ils pas dans les modernes *babil* et *blablabla* ? Les appréciations à contre-courant, laudatives, en demeurent fragiles, tant le substrat péjoratif est tenace : au départ éloge du mélange sans racisme et de la confusion bénéfique, méfions-nous de certains usages larvés de *black-blanc-beur* (BL BL BR).

Proches parents des protosémantismes et des « motivations onomatopéiques » proposés par P. Guiraud, n'existerait-il pas des protophonologismes plus fondamentaux que les étymons ? BR/BL ou le « signal » de la parole incomprise et de la division des hommes. Il faut la lucidité de Montaigne pour ne pas se laisser prendre à leurs jeux inconscients.

46. Bonne occasion pour relire Michel Foucault... et Court de Gébelin (voir M. Foucault, 1966, *Les mots et les choses*, Paris, Gallimard, NRF, p. 118-125).

47. A. Meillet et J. Vendryes rangent ces « noms à redoublement » parmi les « noms exprimant le bruit, le bouillonnement, le fourmillement, la masse » (1960, *Traité de grammaire comparée des langues classiques*, Paris, Champion, p. 370).